

« UN REMAKE DE « MON BEAU-PÈRE ET MOI »
PAR LE ROHMER CORÉEN »
LE NOUVEL OBS ★★★★★

CE QUE CETTE
NATURE
TE DIT

UN FILM DE
HONG SANGSOO

« ATTEINT DES NIVEAUX DE
DRÔLERIE ET
DE FÉROCITÉ INÉDITS »
TÉLÉRAMA

« UNE FORMIDABLE VITALITÉ,
ÉMOUVANT, COMIQUE ET CRUEL »
LE MONDE ★★★★★

« LE GÉNIE TRAGICOMIQUE JAILLIT ICI
DANS TOUTE SA BEAUTÉ »
PREMIERE ★★★★★

« UN SOMMET DE BURLESQUE »
CAHIERS DU CINÉMA ★★★★★

« UN DES PLUS GRANDS CINÉASTES
EN ACTIVITÉ »
TROIS COULEURS

« UN REGARD MORDANT SUR LES RAPPORTS DE CLASSE »
LES INROCKS ★★★★★

« NARRÉE AVEC FINESSE ET HUMOUR, LA MINUTIEUSE ET
CRUELLE ORCHESTRATION DES FORCES SOCIALES »
LIBÉRATION ★★★★★

« D'UNE SINGULIÈRE BEAUTÉ »
CRITIKAT ★★★★★

« L'UN DES PLUS BEAUX FILMS
RÉCENTS DE L'AUTEUR »
LE POINT ★★★★★

« UN HUMOUR MORDANT »
PARIS MATCH ★★★

« UNE OEUVRE PASSIONNANTE »
LES FICHES DU CINÉMA ★★★★★

« UNE ÉLÉGANCE DÉLICATE, UNE INFINIE DOUCEUR,
UNE IRONIE MORDANTE »
SLATE



Libération

«Ce que cette nature te dit», de beau-fils en aiguille

Hong Sang-soo narre avec finesse et humour la rencontre d'une famille et du petit ami de leur fille dans une maison de campagne proche de Séoul.

«**D**ésespéré, mais prenant du plaisir» est un état d'âme bien particulier, qui se trouve être celui de l'imperturbable cinéaste Hong Sang-soo lorsqu'il s'apprête à tourner. A une journaliste qui lui demandait, après la projection de son 33^e long-métrage, *Ce que cette nature te dit*, à la dernière Berlinale, s'il était important de «s'amuser lorsqu'on tourne», le sphinx coréen fit cette réponse dont la teneur n'est pas étrangère au propos de son dernier film. La question tombait après une profusion de demandes frémissant d'optimisme qui le sommaient d'explicitier un peu ses intentions, et puisqu'elles le mirent en peine, on va tenter pour lui : Hong Sang-soo a fait avec ce qu'il a, avec le heureux hasard, avec ce que cette nature lui donne. Empoignant d'une main leste l'écriture, l'image, le montage, la musique, il empoigne de l'autre un lieu (une

maison de campagne à quelques heures de Séoul) et une situation (la rencontre entre une famille et le petit ami de leur fille). Puis il bat et redistribue ces cartes à sa manière sorcière et fluide, la simplicité d'apparence masquant un réseau de correspondances souterraines et d'observations piquantes.

Subtilités. Les scènes s'enchaînent en longs plans fixes, sur une colline ou dans le salon, les propos se répètent, ponctués d'un zoom inopiné et chargé de signification. Devant l'apparente banalité de tout, les propos, l'image elle-même, l'archétype de la situation, on reste médusé par la capacité du film à capter et conserver notre intérêt, sa manière précise et légère d'imprimer ses plans, de trouver le vrai au milieu de l'anodin. Chaque micro-événement, tel l'emprunt par le père d'une voiture d'occasion, se nappe d'infinies sub-

tilités sociales, d'hilarants et feutrés rapports de domination. La journée se déploie pour bien laisser la famille, du genre bourgeois détendus (le père joue de la guitare, la mère écrit de la poésie) jauger et évaluer le jeune homme, lui-même fils d'un célèbre avocat.

Dans la vie, la vraie, Hong Sang-soo s'était invité chez la jeune comédienne Kang Soyi après avoir entendu que ses parents avaient une maison à la campagne. Dans le film, le personnage invité est un jeune poète, Donghwa (Ha Seong-guk), petit ami du personnage joué par Kang Soyi, et il se retrouve à passer la journée dans sa famille après l'y avoir raccompagnée en voiture. Visite de la colline où se dresse la grande maison et où s'ébattent quelques poules, exclamations d'admiration, longues, très longues conversations avec le père (le fidèle Kwon Hae-hyo), échanges un brin tendus avec la sœur dépressive (Kim Neunghee), dîner familial construit autour de la spécialité culinaire de la mère (Cho Yun-hee)... On contemple Donghwa se débattre comme



La journée se déploie pour laisser la famille jauger le jeune homme. PHOTO JEONWONSA

il peut avec cette situation, qu'il a visiblement évitée pendant les trois ans qu'a duré la relation, et qui fait l'effet d'une mâchoire se refermant peu à peu sur lui.

Cruelle. Un running gag visuel en forme d'image floue vient souligner le problème : le jeune poète lui aussi voit flou, expliquant ne pas mettre ses lunettes alors qu'il est myope, et on entend bien qu'il est aveugle à tout, y compris ses propres contradictions. Il y a presque du George Eliot dans *Ce que cette nature te dit*, sa manière de soupeser chaque phrase,

chaque geste, dans une minutieuse et cruelle orchestration de forces sociales s'employant à déboulonner Donghwa du pourtant minuscule piédestal où il s'était hissé, culminant en une spécialité estampillée HSS, le dîner arrosé qui fait tout dérailler (suivi de son post mortem implacable et drôle dans le salon des parents). Le pauvre homme n'a jamais eu la moindre chance. A sa manière de s'entêter en poésie dans l'incompréhension générale, on est tenté de faire de Donghwa le énième alter ego du cinéaste, qui ferait preuve en s'incarnant

ainsi («il est nul !») de son habituelle humilité. Désespéré, mais prenant du plaisir. A-t-on raison ? Etre myope permet-il de mieux voir les fleurs la nuit ? Quantité de questions jaillissent, plus ou moins pertinentes, auxquelles bien heureusement des réponses ne seront jamais données. Pour être mauvais, Donghwa en est-il moins poète ?

**ELISABETH
FRANCK-DUMAS**

**CE QUE CETTE NATURE
TE DIT** de HONG SANG-SOO avec Ha Seong-guk, Kang Soyi... 1 h 48.

Deux poètes démantibulés en Corée du Sud et en Colombie

Les vibrants films de Hong Sang-soo et de Simon Mesa Soto interrogent la valeur de l'art

UN POÈTE
■■■■○
CE QUE CETTE NATURE
TE DIT
■■■■○

Alors que tout s'effondre, que vaut encore l'art ? De Corée du Sud et de Colombie, deux cinéastes rendent leur copie en salle mercredi 29 octobre. Et elles n'ont rien d'une dissertation de philosophie, même si elles valent bien des essais en sociologie ou en anthropologie de l'art : ce sont deux films d'une formidable vitalité, tour à tour émouvants, comiques et cruels. Ils ont pour personnage principal un poète.

Sur le plan générationnel, c'est à front renversé. Le prolifique maître sud-coréen Hong Sang-soo, à 65 ans, choisit un jeune poète à peine trentenaire, Donghwa, qui rencontre pour la première fois les

parents de sa petite amie. Le Colombien Simon Mesa Soto, 39 ans, se voue lui à un personnage quasi sexagénaire, le malingre et disgracieux Oscar, dont les recueils de jeunesse ont eu un succès d'estime et qui, depuis, incube un grand œuvre sans cesse reporté.

Il s'est séparé de la mère de sa fille, qui ne voit en lui qu'un être pathétique. Il doit vivre chez sa propre mère à Medellín, a accroché dans sa chambre le portrait du poète tourmenté national José Asuncion Silva (1865-1896). Oscara tendance à aller se pinter la gueule dans les bars du coin, pour déclamer dans la rue quelques manifestes alcoolisés et emphatiques, hurler que l'écrivain Gabriel Garcia Marquez (1927-2014), ce vendu, figure sur un billet colombien.

On ne saura pas si les deux poètes sont valables ou ne sont que des parodies d'artistes, des bardes de bazar, à la ligne de crête entre le maudit et le raté. Faire de l'art, c'est entre autres courir le risque

de jouer à l'artiste. Quand tient-on quelque chose ou quand se raconte-t-on des histoires ? Doute que les deux films n'éludent pas. Cela, c'est la question des artistes, pas de l'art. L'essentiel réside dans la manière dont, en face, on réagit.

Tartuferie culturelle

Dans *Ce que cette nature te dit*, de Hong Sang-soo, le jeune poète est accueilli à bras ouverts par des beaux-parents aisés et cultivés. Entre eux, les géniteurs feront un débriefing assasin, en estimant que ce jeune type ne vaut rien,

d'autant qu'il est le fils d'un avocat célèbre et fortuné. Ce que leur autre fille, dépressive et vivant chez eux, ne cesse de lui rappeler.

Dans le colombien *Un poète*, tourné et monté en deux mois, on retombe d'une autre manière sur les récifs des classes sociales. A Medellín, Oscar, au bout du rouleau, se résout à accepter un emploi salarié, en devenant professeur dans un lycée. Il donne cours avec un thermos de café coupé d'alcool. A la suite de mauvaises blagues, il découvre que l'une de ses élèves écrit de la poésie. Elle s'appelle Yulardy, est en surpoids, a des yeux splendides de langueuse lasse et une cicatrice sur une de ses pommettes.

Oscar lui demande de lui laisser feuilleter son journal intime et découvre de beaux écrits et dessins. Oscar la promet pour un concours de poésie national. Son directeur, un vieux beau, poète reconnu qui a l'amphigouri facile

**On ne saura pas
si les deux poètes
sont valables
ou ne sont
que des parodies
d'artistes**

du moment. La jeune prodige autodidacte de banlieue, et qui plus est « de couleur » ! Il la pousse à écrire sur sa condition sociale. Mais ce n'est pas la question pour Yulardy.

Lors du concours, le pauvre Oscar est pris dans un quiproquo aussi drôle que terrible, à la manière d'un Buster Keaton de la tartufferie culturelle. Constante conjonction (comme chez Hong Sang-soo) entre burlesque et tragédie, qui sont somme toute deux régimes de la catastrophe, ici portée par deux acteurs non profession-

Rios, est instituteur, celle de Yulardy, Rebeca Andrade, a été dénichée dans un lycée.

Si Simon Mesa Soto et Hong Sang-soo prennent tous deux le parti de productions légères, il en résulte des formes très différentes. On retrouve chez Hong son génie de la durée en numérique, si souvent associée à la table, à la nourriture et à la boisson. Le poète ivre finira par exploser durant le dîner. Chez Mesa Soto, pas de corde distendue, mais du 16 millimètres râpeux, un montage à la machette, comme des éclats de miroir que le film ramasse à la balayette. Deux films très puissants, qui n'exonèrent pas l'art du carnage général. ■

HERVÉ AUBRON

Film colombien, allemand et suédois de Simon Mesa Soto. Avec Ubeimar Rios, Rebeca Andrade, Guillermo Cardona (2 heures) ; film sud-coréen de Hong Sang-soo. Avec Ha Seon-

Le Monde



Rebeca Andrade (Yulardy) dans « Un poète », de Simon Mesa Soto. EPICENTRE FILMS

CE QUE CETTE
NATURE
TE DIT



CE QUE CETTE
NATURE
TE DIT

CE QUE CETTE NATURE TE DIT d'Hong Sang-soo

Une étude de mœurs typiquement hongienne, rehaussée d'un regard mordant sur les rapports de classe entre les protagonistes.

Le film ne leur donne ceci dit pas tout à fait tort – et c'est là toute son ambiguïté. Lors de plusieurs scènes de contemplation (d'une pagode, d'un arbre ou d'un coucher de soleil), Donghwa redouble systématiquement cet éveil sensoriel de paroles souvent creuses : il semble avant tout chercher à se distinguer et à performer la figure du poète plutôt qu'à nouer un rapport véritable à la beauté de ce qui l'entoure. Une scène fait cependant exception, lorsque Donghwa se rend de nuit dans le jardin pour contempler la lune en fumant une cigarette. L'irruption de la musique lo-fi composée par Hong Sang-soo atteste de l'authenticité de cette expérience méditative, même si elle est brutalement interrompue et que le personnage se blesse en tombant. Derrière ses séquences flirtant avec la *cringe comedy*, *Ce que cette nature te dit* cherche moins à accabler son personnage qu'à ouvrir une voie à son apprentissage – la première étape consistant à quitter cette maison bourgeoise et son jardin aménagé, où la sincérité peine à trouver sa place.

Robin Vaz

Ce que cette nature te dit d'Hong Sang-soo, avec Seong-guk Ha, Yoon So-yi, Kwon Han-sol (Cor., 2025, 1 h 48). En salle le 29 octobre.



Après le cinéaste d'*In Water* (2023) et la professeure de français férue de poésie de *La Voyageuse* (2024), le protagoniste de *Ce que cette nature te dit* semble a priori ne pas dépareiller parmi les personnages qui peuplent la filmographie récente de Hong Sang-soo. Le jeune Donghwa, décidé à s'affranchir de son père, un riche avocat reconnu, choisit de consacrer sa vie à la poésie afin d'accueillir la beauté fragile du monde. Comme dans *In Water*, le flou de l'image épouse cette aspiration, délaissant une approche utilitaire de l'environnement au profit d'une expérience plus sensible des formes et des couleurs – en témoignent les splendides plans de nature qui parsèment le film. Si Hong Sang-soo partage lui-même ce désir poétique, en épurant toujours davantage son cinéma pour en faire l'écrin de quelques épiphanies, *Ce que cette nature te dit* se distingue nettement de ses dernières œuvres en inscrivant cet élan de façon plus ironique et critique dans des rapports de classe.

En huit chapitres numérotés, le film se déroule sur une journée et une nuit, alors que Donghwa et sa petite amie Junhee rendent visite de façon impromptue à la famille de cette dernière, installée dans une vaste maison perchée au sommet d'une colline. Lors de la première rencontre, le père s'enthousiasme de façon excessive (trop pour être tout à fait innocente) de la voiture d'occasion que conduit Donghwa.

Chaque chapitre étoffera cette étude de mœurs typiquement hongienne, fissurant progressivement les masques de la cordialité bourgeoise à travers des répliques récurrentes : des remarques sur la voiture, des compliments sur sa moustache qui donne à Donghwa un air de poète et, surtout, des interrogations concernant le choix du jeune homme de ne pas profiter de la richesse de son père. Pour la famille de Junhee, ces échanges cachent un "petit test" secret qui débouche sur un jugement de valeur implacable : la modestie revendiquée par Donghwa n'est que vanité et cache mal sa médiocrité.



Ce que cette nature te dit d'Hong Sangsoo

Vers nocturnes

par Mathilde Grasset

CE QUE CETTE
NATURE
TE DIT

Chanceux sont les myopes et les presbytes : il leur suffit d'ôter leurs lunettes, comme l'explique le jeune Donghwa (Ha Seongguk) au père de sa petite amie, « pour voir un peu flou ». *In Water* nous a pourtant appris à quel point le trouble de l'image est au cinéma bien plus qu'une excentricité de binoclarde : il exprime une confusion et un désir de filmer indénouables, il ouvre une zone refuge pour un cinéaste et ses spectateurs tous miroirs. Dans les autres films d'Hong Sangsoo, le flou tient à la façon qu'ont ses personnages d'être eux-mêmes un peu vagues, en voie de fuite, comme si le point n'était jamais parfaitement fait sur eux.

Quelques plans de *Ce que cette nature te dit*, tourné à nouveau avec une petite caméra, sont moins nets que les autres. Ces égratignures visuelles imprévisibles (trop courtes pour donner lieu à une expérience plastique, trop ponctuelles

pour se rapporter à un système) signalent l'intranquillité sourde et vivifiante de ce nouveau film. Poète en herbe enclin à la contemplation, fils d'un grand avocat dont il refuse l'aide financière, Donghwa est l'aspirant au flou de l'histoire, parachuté dans une situation qui le lui interdit. En un jour et une nuit, il rencontre sans l'avoir préparé les parents et la sœur de sa petite amie, Junhee (Kang Soyì), dans leur maison familiale, après trois ans de relation vécus loin d'eux. Sous les atours d'une *comedy-in-law*, *Ce que cette nature te dit* interroge plus douloureusement les voies par lesquelles l'inspiration la plus intime peut encore s'offrir avec ambiguïté. Tandis que le flou, image d'une création en cours de définition, était conquis presque d'emblée dans *In Water*, il ne va donc désormais plus de soi, est inquiété, provoqué, rarement obtenu contre un dispositif inverse de clarification.

Plus que la rencontre amoureuse ou amicale, celle des beaux-parents force en effet le nouveau venu à faire miroiter de lui, sur l'étain du clan familial, une image précise, aussitôt matière à évaluation. Image physique d'abord : sa moustache est commentée tour à tour par chaque membre. Mais ce sont surtout les épanchements spontanés de Donghwa (ce que la nature lui dit) qui se frottent à la netteté des rituels, à l'instar des poèmes maternels encadrés dans le couloir. La première fois que le jeune homme sort son carnet, le beau-père le rejoint et lui demande avec insistance de lui livrer ses pensées secrètes. L'adresse du titre parle d'elle-même : il s'agit moins d'assister à la seule manifestation d'une sensibilité qu'à sa description et à son exposition, à sa mise en scène. La seconde fois, lors de la visite d'un temple en compagnie de Junhee et de sa sœur, est plus cruelle.





Tandis que le jeune poète écrit, légèrement flou et voûté au-dessus de sa solitude, l'échange parallèle des deux sœurs, qui commentent plus loin son mode de vie, laisse entrevoir ce qu'il peut y avoir d'autosatisfait en lui. Quelques plans plus tard, en toute logique, Junhee s'emporte et lui reproche de se complaire dans l'incertitude ontologique.

L'habituel dispositif funambulesque d'Hong Sangsoo – une suite de longs plans fixes parcourus de bascules imperceptibles – tend ainsi un fil à son personnage, en équilibre pour sa belle-famille comme pour le spectateur entre la figure du gendre idéal et celle du parfait ringard. Pour compenser son malaise, le jeune homme surinvestit sa découverte de l'histoire familiale et de la maison qui en est le théâtre, en un sommet de burlesque à froid, diffus et discret propre au réalisateur. Lors de la première partie du film, la plus drôle, l'enthousiasme de Donghwa face à son beau-père s'épanche tout seul dans un espace apparemment admirable mais dont on ne voit pas grand-chose, morcelé par des plans fixes et sans contrechamp, ou bouché par des buissons derrière lesquels les deux hommes, assis sur un banc dos à la caméra, devinent une belle vue. Il en va de même pour les nombreuses phrases répétées (« *Ce sont donc des poules cheonggye?* ») : celles-ci disent tout à la fois

l'instabilité que les personnages essaient de dompter, le vertige des premiers mots échangés, et le versant ridicule de la rencontre, sa part inaugurale de ratage.

La pire des répétitions est celle du poème que Donghwa, dans la séquence qui le condamne le plus ouvertement, récite à table avec une grandiloquence confondante : « *Une fleur s'épanouit / La nuit, une fleur s'épanouit / Si elle fleurit, grandit / La peur s'estompe* » (bis repetita)... Les autres rougissent pour lui, d'autant plus que, libéré par l'alcool, Donghwa finit par reprocher à sa belle-sœur de plaquer sur lui une image toute faite de gosse de riche. Voilà ce que c'est de ne pas pouvoir retirer ses lunettes en paix : devenir un sujet comique ou pathétique, car personne ne s'accommode de tant de clarté, pas même la famille, seule autorisée à se dérober (la mère puis le père, lors des premiers plans du film, quittent le champ en voiture).

Aucun des personnages n'est vraiment sauvé lorsque les parents, en cachette, analysent avec sarcasme la médiocrité de Donghwa. Le poète à lunettes n'a pas réussi l'épreuve, mais peut-être qu'au fond cet enjeu de l'acceptation, plus ou moins enviable tout au long du film, n'était qu'un simple prétexte. Rien ne nous dit que l'histoire familiale s'arrête là ; en revanche, un bloc d'opacité solitaire

et modeste se redresse in extremis face au groupe. Le flou n'est pas le seul à brouiller les contours : entre le premier et le deuxième vers du poème de Donghwa, la nuit s'est glissée. L'obscurité du jardin, que le garçon trouve avec sa lampe-torche lors d'une insomnie, le libère ainsi du face-à-face par sa force d'enveloppement granuleux. Elle le remet aussi à sa place, juste et touchante, sur le seuil, d'où il écoute l'air de guitare que son beau-père joue dans sa cabane avec son épouse. Le film atteint finalement grâce à elle l'attention rêveuse, berceau des rimes, que promettait son titre. Nouvel opus d'une filmographie sérieuse, où finissent par s'entremêler les situations et les personnages, *Ce que cette nature te dit* refuse l'aigreur ou l'abandon et accorde à son jeune personnage, en guise de profession de foi aussi humble qu'obstinée, un peu d'équivocité dans l'épaisseur nocturne. ■

CE QUE CETTE NATURE TE DIT

(GEU JAYEONI NEGE MWORAGO HANI)

Corée, 2025

Réalisation, scénario, image, montage, musique

Hong Sangsoo

Interprétation Ha Seongguk, Kwon Haehyo, Kang Soyi

Production Jeonwonsa Film Co.

Distribution Capricci

Durée 1h48

Sortie 29 octobre

Ce que cette nature te dit Hong Sang-soo



Donghwa, poète trentenaire, rencontre enfin les parents de sa petite amie. Bonne surprise, la maison est superbe, belle-maman se révèle très accueillante et beau-papa, malgré une fixette sur la voiture bien fatiguée de son gendre, plutôt cool. Sauf que...

Personnages indécis, interrogations sur l'art et les sentiments,

conversations filmées en longs plans fixes par une caméra à faible définition : les fans du cinéma de Hong Sang-soo ne seront pas dépaysés par le (déjà) trente-troisième long métrage du cinéaste sud-coréen. Il y a même des effets de flou, comme dans le récent *In Water...* Si *Ce que cette nature te dit* tourne parfois en rond, il parvient néanmoins à surprendre par son

évocation discrète mais réelle de la lutte des classes – sans doute une première dans l'œuvre du réalisateur. Et, surtout, par sa scène de confrontation alcoolisée à table – un classique chez Hong, mais qui, ici, atteint des niveaux de drôlerie et de férocité inédits.

► Samuel Douhaire

| Corée du Sud (1h48) | Avec Ha Seong-guk, Kwon Hae-hyo, Cho Yun-hee.

PREMIERE



CE QUE CETTE
NATURE
TE DIT

CE QUE CETTE NATURE TE DIT



Seong-guk Ha (à gauche)

© ARIZONA

Cela faisait dix ans qu'un film de Hong Sang-soo n'avait pas duré aussi longtemps (depuis *Un jour avec, un jour sans*, en 2015). Avec un scénario plus contrarié qu'à son habitude, le génie tragico-mique du réalisateur jaillit ici dans toute sa beauté. Un

jeune homme rencontre sa belle-famille durant une journée et une nuit, mais les différences de classe refont vite surface. Comportements minables, alcool triste, repas en plan séquence, nous sommes bien dans un film du Coréen. En revanche, la colère qui pointe chez le jeune homme constitue ce qu'il y a de plus imprévisible et génial : bien que légitime, elle n'en demeure pas moins ingrate pour les beaux-parents qui rencontrent le garçon. Un petit esprit révolutionnaire hante le film, le titre et le personnage, qui s'en remettra alors à la nature environnante pour chercher à se reconnaître quelque part, loin de ses habitudes. ♦ NM

Geu jayeoni nege mworago hani • Pays Corée du Sud • **De** Hong Sang-soo
• **Avec** Seong-guk Ha, Yoon So-yi, Kwon Han-sol... • **Durée** 1 h 48



Violence sociale

Sous ses airs de chronique domestique, *Ce que la nature te dit* est sans doute l'un des plus beaux films récents de Hong Sang-soo. Tout démarre de façon impromptue : la visite d'un jeune poète, Donghwa, et de sa compagne Jun-hee, chez les parents de celle-ci, dans une belle maison construite sur mesure, perchée sur une colline. En huit chapitres, sur une seule journée et une nuit, le cinéaste déroule un huis clos d'une cruauté feutrée. Après quelques piques acerbes, le beau-père s'extasie sur la vieille Kia d'occasion du garçon (trop pour que ce soit honnête).

Un peu plus tard, autour d'un potage au poulet, alors que l'alcool de riz délie les langues, les différences sociales s'imposent : entre compliments empoisonnés et remarques condescendantes, tout devient mesure de valeur. Donghwa revendique une vie simple, vouée à la poésie et à la beauté du monde, loin des tentations matérialistes. Ses hôtes, eux, se flattent d'avoir un conteneur pour stocker leurs vivres. Sous la cordialité bourgeoise se joue un test silencieux dont le verdict est implacable.

Fidèle à sa méthode artisanale, le réalisateur coréen tourne seul, caméra légère à la main, semblant improviser jusqu'au fil narratif. Son image granuleuse, presque floue, renforce la sensation de réel et capte, mieux que nul autre, la gêne autant que l'incertitude des sentiments. Tout respire la fragilité et l'improvisation. Et derrière ce tableau du quotidien se dévoile un film d'une limpidité acérée sur la lutte de classes et l'hypocrisie du jeu social.

David Doucet



« Ce que cette nature te dit » : un vaudeville familial coréen, aussi incongru que drolatique

Critique Comédie dramatique par Hong Sang-soo, avec Ha Seong-guk, Yoon So-yi, Kwon Hae-hyo (Corée du Sud, 1h48). En salle le 29 octobre ★★★★★☆

Le remake de « Mon beau-père et moi » par le Rohmer coréen ? C'est un peu ça ici, sur le mode versatile, ludique et buissonnier cher au cinéaste. Un jeune homme dont on ne sait rien raccompagne sa petite amie chez ses parents : le maître de maison l'invite à rester boire un coup, chacun rivalise de bienveillance et de politesse jusqu'au verre de trop, qui éclabousse les personnages d'une vérité électrique, fissure l'ordre établi et teinte ce vaudeville familial d'éclairs de cruauté et de dérision. Il n'est pas nécessaire d'attendre ce basculement pour succomber au charme du film, plein de petits mystères et de mini-échappées aussi incongrues que drolatiques qui piquent la curiosité du spectateur dès l'ouverture.

Par Guillaume Loison

CE QUE CETTE NATURE TE DIT

sortie le 29 octobre

de Hong Sang-soo

Arizona (1 h 48)



Hong Sang-soo livre un film en huit mouvements qui prolonge parfaitement l'audace formelle et l'épure poétique de ses dernières réalisations. Et qui lui a valu sa cinquième nomination à la Berlinale depuis 2020.

Par Hugues Porquier

Donghwa, jeune poète bohème fils d'un homme puissant, rencontre pour la première fois la famille de sa petite amie, Junhee, dans une superbe maison verdoyante aux alentours d'Icheon. Successivement, le cadre enferme Donghwa au contact du père de Junhee, un sexagénaire doté d'une maîtrise certaine du ton passif-agressif, puis de la sœur de Junhee, une jeune femme placide. Seuls de rares procédés de mise en scène viennent briser les contours de ce piège, comme ce zoom arrière libérateur qui survient alors que le père quitte le cadre, suivi d'un zoom avant écrasant à son retour. Pour le dîner, la mère de Junhee, une poétesse indiscreète, fait son apparition. Prisonnier de cet étau familial, Donghwa se tourne vers le *makgeolli* (un alcool de riz) qui, comme souvent chez Sang-soo, va venir balayer la délicate politesse des conventions coréennes. Que ce soit la surexposition héritée de *Juste sous vos yeux* (2022), qui apporte ici un vert éclatant au jardin familial, ou le flou d'*In Water* (2024), ce nouveau film prolonge les expérimentations formelles d'un des plus grands cinéastes en activité. Ces nouveaux dispositifs couplés aux méthodes de création habituelles du Coréen – écrire à l'aube les dialogues de ce qu'il tourne le jour même – mettent en place un présent d'une grande douceur, poétique et vraisemblable.

CE QUE CETTE NATURE TE DIT

de Hong Sang-soo



Donghwa, un jeune poète de Séoul, conduit sa petite amie Junhee chez ses parents, aux alentours d'Icheon. Émerveillé par la beauté de leur maison nichée dans un jardin vallonné, il y rencontre son père qui l'invite à rester. Au cours d'une journée et d'une nuit, il fait la connaissance de toute la famille et la nature de chacun se révèle.

Donghwa aime à se présenter comme poète et sa vieille voiture, que le père qualifie d'*antiquité très belle* (vraiment ?), devient presque un personnage à part entière sous son regard circonspect. Comme si l'on pouvait se donner de la profondeur en achetant vintage. Le jeune homme parle de beauté, de rejet de l'argent et de nostalgie, mais son nom de famille parle plus fort. Fils du célèbre avocat Maître Ha, il joue les rebelles sans jamais quitter le terrain des privilèges. Pour son 33^{ème} film sélectionné à la dernière Berlinale, Hong Sang-soo transforme cette visite improvisée en une autopsie sociale à renfort de ses zooms caractéristiques et plans-séquence autour de repas plutôt alcoolisés. Le jeune couple et la sœur en quête de sens semblent errer au gré de conversations superficielles. Face à eux, les parents, complices et désabusés, sourient en coin. Ils savent. Tout le monde sait. Même la nature, témoin silencieux, semble se moquer. Sous les apparences polies, deux générations s'affrontent : ceux qui ont (fait) bâti(r) leur monde et une jeunesse contemplative, en construction mais désemparée. À la fin, personne n'est épargné ! K. C.



« Ce que cette Nature te dit » de Hong Sang-soo : la critique d'un conte moral sur la lutte des classes

Le réalisateur coréen Hong Sang-soo signe un film plus acerbe qu'à l'accoutumée.

Déjà mettons fin à un malentendu : non [Hong Sang-soo](#), malgré le caractère prolifique de sa filmographie, ne fait pas toujours le même film. Il y a bien sûr des points communs, des récurrences et des rimes entre les œuvres. Mais, même s'il joue parfois du même instrument, la mélodie diffère et ce sont dans les infinies variations de son cinéma que se niche le plaisir qu'il procure toujours au spectateur tombé amoureux de son cinéma, année après année.

« Ce que cette Nature te dit » est assurément l'un des plus films les plus ouvertement politiques, un petit jeu de massacre moral d'où surnage peut-être la mutique Junhee – et encore il fait tout pour qu'on lui préfère sa grande gueule de sœur. Il y a des nouveaux bourgeois avec une maison digne de « Parasite » pour prendre une référence coréenne – et surtout une victime expiatoire : le fils de riche qui se prend pour un artiste maudit et qui en prend ici pour son grade – « il est nul », dit de lui son beau-père, il faut dire qu'il y met du sien. Seules la Nature et sa contemplation nous mettent tous à égalité, dit Hong Sang-soo, avec un humour mordant. Et jouer au pauvre dans une vieille voiture pourrie ne fait pas de vous un poète, avec ou sans lunette pour voir le monde moins flou.

Pour la première fois, un long-métrage de Hong Sang-soo ne sortira pas en France. *By the Stream*, montré en 2024 à Locarno, n'a pas trouvé de distributeur, victime du rythme effréné de tournage du cinéaste et des modestes entrées que font ses films au box-office hexagonal (bien qu'elles soient constantes, ce qui montre qu'il existe un petit public dévoué). Il s'agit pourtant d'un beau film, assez acerbe et malaisant, dans lequel brille une fois de plus Kim Min-hee en professeure rêveuse n'exprimant jamais ce qu'elle pense réellement. *Ce que cette nature te dit*, présenté cette année à Berlin, s'inscrit dans la lignée de cette dernière période hongienne : il s'agit d'un récit en apparence très simple et linéaire, où une incommunicabilité finit par pointer sous l'excès de parole des personnages. L'intrigue se déroule à la campagne, dans la maison à flanc de montagne où habite la famille de Jun-hee (Kang So-yi), la compagne de Dong-wha (Ha Seong-guk), lequel vient rencontrer pour la première fois sa belle-famille.

Pour qui suit Hong assidûment, la découverte d'un nouveau film consiste en partie à analyser les variations à l'œuvre. Dong-wha n'est pas metteur en scène, mais poète (du moins a-t-il publié une fois dans un petit magazine) comme l'ermite de *De nos jours...*, et, fait plutôt rare dans cette filmographie d'âmes solitaires, il est en couple. Dès la première scène, les rapports des deux amoureux se teintent cependant d'une certaine étrangeté. Alors qu'il l'a accompagné en voiture depuis Séoul, Dong-wha n'ose pas demander à rencontrer les parents de Jun-hee, ni elle de le lui proposer. Les choses arriveront une par une, sans vraiment de préparation : venir saluer le père (Kwon Hae-hyo, fidèle au poste) devant la maison, entrer quelques minutes, aller fumer une cigarette dans le jardin, accepter de rester dîner... Le mécanisme est rouillé à l'image des rapports entre les personnages, et la situation ouvrira, comme souvent chez Hong Sang-soo, sur un énième plan-séquence à table où l'ivresse mène à une explosion soudaine, laissant apparaître une rancœur immense cachée derrière la timidité polie. Ce jeune homme, forcément minable (et perçu comme tel par les parents de sa copine), s'avère pourtant un héros hongien assez touchant par l'autoportrait détourné qu'il propose.

Avec sa voiture de 1996 (année de sortie du *Jour où le cochon est tombé dans le puits*, premier long de Hong), son désir d'indépendance et de recherche de simplicité, Dong-wha constitue un avatar particulièrement net du cinéaste. Comment ne pas entendre le réalisateur lorsque le jeune homme, lunettes sur le nez, confesse ne pas beaucoup les porter, préférant continuer à regarder la vie avec un peu de flou (rappelons l'existence d'*in water*, film de Hong entièrement tourné « out of focus ») ? Plus loin, un zoom sur son visage ne s'accompagnera d'aucune mise au point. Les épiphanies qui peuplent depuis dix ans presque chaque nouveau film de Hong, moments de contemplation où la musique lo-fi fait son apparition, sont toujours vécus ici par le personnage lui-même. C'est un benêt, certes, mais il cherche avant tout à accueillir le monde, à écouter *ce que la nature lui dit*, notamment par le truchement de la poésie. Le caractère dépouillé du texte qu'il déclame au dîner, ainsi que sa naïveté, laisse son auditoire bouche bée, mais Hong ne tranche pas. S'agit-il réellement d'un mauvais poète ? On ne le saura pas vraiment, ou plutôt, on a la place pour le décider nous-mêmes, et c'est sans doute dans cette ambiguïté que se niche la singularité de ce curieux nouveau chapitre.